

# Les Bagarres<sup>1</sup>

Texte de Janusz Korczak  
inédit en français,  
traduit du polonais par Lydia Walerysak

Tu n'es ni coléreux, ni querelleur. Tu es impétueux, voilà. A dire vrai, moi-même... Parce que moi aussi...

Je me souviens : à l'école, je me suis lié d'amitié avec impétuosité (j'étais comme toi aujourd'hui), je me suis lié d'amitié, sans réserve, avec un camarade puis je me suis aperçu que ça n'allait pas du tout : c'était un garnement, un hypocrite, un paresseux. J'ai voulu mettre un terme à notre amitié, mais il s'est collé à moi comme de la glue. Que faire ? Je lui dis « ceci, cela, tu es comme ci et comme ça, fiche-moi la paix ! » Et lui, il se met à rire, il ne s'est pas fâché, il ne fait que me chercher querelles comme pour s'amuser ; tantôt il me fait un croche-pied, tantôt il fait tomber mon béret, tantôt il me bouscule. J'aurais pu réagir autrement, mais voilà qu'il me met une boule de neige dans le cou. J'ai vu rouge ; advienne que pourra, on voudra me renvoyer de l'école eh bien, on me renverra ! La Sibérie, c'est la Sibérie ; le gibet, c'est le gibet... Il en est resté baba et notre instituteur aussi. Quant à moi, je l'ai roué de coups - tu peux me croire-, je l'ai frappé à la tête, sur la nuque, dans le cou. A qui la faute ? A moi, cette fois-ci, la taule (le trou), le zéro de conduite, quant à la maison, eh bien, mes parents ont été convoqués.

Oui, j'ai toujours un problème avec ça. Pourquoi ? Mon impétuosité! Je n'ai ni femme, ni petit-fils. Mes amis ? L'un a une bonne situation, l'autre est retraité et possède une maison avec un petit jardin. Untel est mort et sa

---

<sup>1</sup> Extrait de l'œuvre de Janusz Korczak intitulée *Pedagogika \_artobliwa (De la pédagogie avec humour)*, [in :] *Korczak Dzie\_a 10*, Oficyna Wydawnicza Latona, Varsovie, 1994, pp. 204-208.

veuve porte des couronnes sur sa tombe tandis que moi, seul comme un arbre au milieu du désert, je suis aux prises avec mon défaut. Je me suis trouvé une punition, une pénitence. Chaque fois que je cherche la bagarre, je fais trois fois le tour de Varsovie en tramway (en Zéro ou en Pe)<sup>2</sup> ; ou alors je m'interdis de fumer toute une demi-journée.

Je ne dis pas, on peut faire de grandes choses avec impétuosité ; c'est alors une qualité. Par exemple, tu serres les dents brusquement et bon sang... tu te mets à étudier sérieusement. Mais on doit faire attention aux bagarres, aux disputes ; l'un débite des bourdes, il boit ; il est en colère à cause de sa misère et sans même être un voleur, il sombre imprudemment, inconsidérément, impétueusement dans la misère. Bah ! L'autre n'a pas de chance aux cartes ; il les lance sur la table et ne veut plus jouer. Un autre encore double impétueusement la mise. Cher ami, il faut prendre garde.

Une mère est venue me voir un jour, elle avait trois fils. Des garçons intègres, d'une honnêteté pure comme le cristal. Ils se jetteraient dans le feu les uns pour les autres. Et après ? Des bosses, des cheveux en bataille, des toupets, des yeux au beurre noir, des bleus, avec des chaises, des plumiers... Résultat : une plainte des voisins à cause du plafond. Leur mère, elle, se tord les mains et « Au secours, monsieur le psychologue ! » Je mets les garçons en rang et je les examine. Et eux : « C'est lui qui commence et je devrais me laisser faire ? C'était lui le premier. » Je leur demande combien de fois ils se bagarrent par semaine. Ils ne savent pas, ils ne comptent pas.

Erreur : il faut compter, avec des points. Une petite bagarre : un point ; une bagarre modérée : deux points ; une bagarre acharnée : trois points. De combien en avez-vous besoin : d'un dimanche à l'autre ? Il faut les inscrire et compter, compter. Si tu as droit à dix points, ça fait cinq bagarres modérées. Et puis ? Tu veux te battre, tout de suite, mais tu te dis : non, ce serait dommage, la semaine vient à peine de commencer, je vais économiser un point, le réserver pour un coup dur. Tu te dis « Pas maintenant, il aura son compte demain. » Tu as une envie monstrueuse de le frapper, mais tu remets ça à plus tard (tu fais les comptes et tu ne veux pas dépasser ton budget). Tu ne t'es pas encore battu, tu n'as pas envie de toucher à ton hypothèque. Et voilà, c'est déjà mercredi et tu as droit encore à cinq bagarres. Une fois de plus, c'est lui qui a commencé, il t'a embêté, insulté ; ta main te démange déjà ; si tu ne comptais pas, tu aurais déjà commencé, ben quoi ? Tu devrais le laisser faire ? Mais tu réfléchis : pendant la semaine, c'est plus facile parce que tu as l'école, de toute manière, tu es occupé, la bagarre, ce sera donc dimanche, une bonne fois pour toutes. Ou alors tu as déjà commencé à te battre, mais tu t'arrêtes

---

<sup>2</sup> Ce sont les numéros ou les noms des lignes de tramways.

brusquement pour ne te compter qu'une bagarre modérée et non une bagarre acharnée. Ou encore, c'est dimanche et tu te dis « Bah ! A quoi ça sert ? » Tu te modères, tu te calmes, tu te freines, tu t'aguerris ; et tu mets en réserve toutes ces bagarres inutilisées comme à la Caisse d'Épargne<sup>3</sup>, tel un rentier, tu les économises pour une meilleure occasion. Et tu te dis : « Il vaut mieux se battre un bon coup plutôt que de se battre trois fois n'importe comment ». Tu fais sonner tes bagarres économisées comme autant de pièces d'or de ta réflexion et de ta maîtrise. Tu salives tant tu as envie de te battre (parce que tu es impétueux), mais non ; qu'est-ce que ça t'apportera ? Il aura son compte ; ton seul bénéficiaire, c'est que lui aussi aura son compte, mais toi ? Toi aussi tu l'auras.

La seconde méthode (parce que la première revient à compter), c'est celle du miroir.

Tu t'enfermes à clef dans ta chambre, seul, et voilà la mise en scène : face au miroir, c'est le théâtre de l'imagination. Tu prends un air méchant, un air offensé et « Dégage, sinon tu vas voir ! » Là, devant ton miroir, tu mimes la bagarre, et tu observes, tu observes tes mains et tes poings battre l'air. Est-ce un moulin ou pas ? Est-ce un fou ou pas ? Tu les agites, tu les remues, tu es rouge, les yeux grands comme des soucoupes, le nez en sueur, les dents, les coups, les sauts, tel un âne... Les forces te manquent déjà, mais bon gré mal gré, tu t'es fourré là-dedans et tu fonces. Et après la bagarre ? Regarde-toi dans le miroir. Bon. Surpris tel un imbécile, un perdant, tu tires sur ton pantalon, tu te reboutonnes, tu rajustes tes vêtements et tu t'observes : tu es absurde, drôle, furieux, ébouriffé. Ce n'est pas pour rien qu'un dicton affirme que la colère nuit à la beauté. Voici une observation comparative : les chiens et les coqs. Toi, après la bagarre, tu baisses la tête, eux, c'est la queue. Il te manque un bouton ou tu as un trou à la manche, tu époussettes tes vêtements... quant au coq, lui aussi est pitoyable et abattu.

Récapitulons. La première méthode : compter les bagarres ; la seconde : le miroir ; la troisième : la sublimation. Ça ne te convient pas, tu ne veux pas te disputer comme une petite fille, mais tu peux le faire comme un garçon. Les filles parlent beaucoup, elles rougissent également, elles aussi ont le nez qui brille et les yeux grands comme des soucoupes, et patati et patata et finalement : « Ça ne sert à rien de se disputer, tu n'en vaux pas la peine, je ne te cause plus ! » ; tandis qu'un garçon peut réagir autrement. Il te dira : « Tu as peur, allez, essaye, tu as peur ! » ; quant à toi, sous le

---

<sup>3</sup> Dans le texte original, Janusz Korczak mentionne la P.K.O. (Powszechna Kasa Oszcz\_dno\_ci), la Caisse Générale d'Épargne.

masque du mépris, tu lui lances : « J'ai peur, c'est vrai... que le dentiste ne soit obligé de te mettre un dentier ! »

Et puis, si ton adversaire te pose cette question (une question perfide), s'il te demande « Tu veux l'avoir ? » ou encore s'il te dit « Arrête! Tu vas te le prendre ! »; ne lui réponds pas « Ben vas-y ! » ou « Ben essaye ! » Il te dira ensuite que tu l'as bien voulu et il y est allé.

On conseille généralement de se mordre la langue quand on est en colère ; c'est une méthode bien peu pratique. Pourquoi cela ? Toi, tu veux le réduire en miettes, le rayer de la carte et tu devrais bêtement te mordre la langue, comme un imbécile ? Il existe un autre moyen. Avant de lui assener le premier coup, prononce cette formule magique en latin : « concordia parvae res crescunt, discordia maximae dilabuntur. » Tu peux également dire en français : « l'entente construit, la mésentente détruit. » (Les garçons affirment qu'en latin, ça fait plus d'effet.). Certains se plaignent que c'est trop long, qu'ils n'y arrivent pas. Dans ce cas, il suffit de fermer les yeux et de répéter lentement ou rapidement : « concordia res parvae crescunt » trois fois par jour, avec un grand verre d'eau et ce, après chaque repas.

Parce que vois-tu, la cinquième méthode, la détermination, c'est la méthode générale.

Tu serres la bride ; il t'exaspère, mais toi mon frère, non : tu as une volonté à toute épreuve, tel un Spartiate, tu es comme muselé. Tu n'es ni un jeune coq, ni un gosse, ni un être agressif, mais un *vir*. Un *vir*. Mais pas tout de suite parce que tu t'épuiserai et ce serait la défaite. Non, tu approches du but, tu comptes tes bagarres et tu avances pas à pas en t'améliorant ; c'est la victoire.

Ben quoi ? Un homme sans volonté, c'est un jeune coq, un poil au menton, un pantin (s'il saute, c'est parce qu'on tire sur ses ficelles). Un homme qui n'a aucune volonté, c'est un petit roseau, un balourd, un grain de poussière, une savate, un bonnet de nuit, un petit bébé, un ballon de baudruche. Sans volonté, hein ? ; c'est une serpillière, un bout de laine, un ajour, un bonbon à la menthe, un petit beurre. Ah ! Sans volonté ! C'est un capuchon, un torchon, un fauil, un raisin sec, un mioche, une ombre, un marmot.

Un homme sans volonté, c'est un toutou, un patachon, un savon parfumé, un coussin pour les pieds, un plat en sauce, un petit bolet mariné, une colle de pâte, un cochonnet avec du buis dans le groin ; un homme sans volonté, c'est un chiffon, un grain de beauté sur la joue, un bas de soie filé, un petit pied de veau en gelée.

Je sais, tu es impétueux. Moi, oh non, pas de morale : je n'aime pas me mêler des affaires des autres. Ce sont des questions intimes et compliquées. Je sais bien : un désaccord, une petite tension, de la dynamite, une explosion et c'est la bagarre. Tes camarades et toi, vous connaissez mieux vos problèmes que moi. Bien souvent, il est difficile de les éviter, en effet. Mais pour en venir à se castagner trois fois par jour ! Rendez-vous compte : trois éclairs, trois bâtons de dynamite ? Se tabasser trois fois par jour ? C'est trop ; c'est un abus.

Je sais que c'est plus facile pour les adultes ; ils ont des tribunaux municipaux, des tribunaux d'arrondissement, des tribunaux disciplinaires, consulaires, maritimes et militaires ; il y a donc rarement des duels.

C'est pourquoi je n'interdis pas les bagarres aux garçons à condition qu'ils combattent à forces égales ou que le plus robuste mesure ses frappes et que le plus faible ne fait pas de coup en douce. Il est interdit d'exciter les uns contre les autres avec des expressions fourbes telles que « Tu vas te laisser faire ? Froussard ! Allez, plus fort ! Attaque ! » (comme pour un chien). On n'a pas le droit de s'en réjouir ni de s'en moquer.

Les garçons m'avertissent toujours « Monsieur, ils se battent ! » J'accours, j'observe les deux adversaires, je les surveille, mais je ne les sépare pas. Pourquoi ? Parce que si j'en attrape un par le bras, l'autre en profite pour en rajouter et le premier est alors encore plus fâché. Et après ? Si je venais à les stopper maladroitement, plus tard, ils termineraient leur bagarre ailleurs. Parfois, ils craignent que je les arrête, qu'ils ne pourront pas finir et c'est justement dans la hâte qu'ils bâclent tout ; ainsi, au lieu d'avoir une bagarre dans les règles, j'obtiens un rogaton difforme, corrompu, un fragment, un trognon de bagarre dénaturée.

Le pire dans une bagarre, c'est le novice : il ne sait pas, il ne prévoit pas, il ne connaît pas ; et vlan ! un coup de poing dans le nez. Certains nez saignent énormément ; le lutteur expérimenté le sait et l'évite pour avoir la paix, le novice, lui, se fait avoir. Parce que les adultes, c'est tout de suite : « Du sang ! C'est un voyou ! », alors que ce n'est pas lui le voyou, mais la spécificité de certains nez.

Je sais, on n'a pas le droit de s'en prendre à la gorge en traître, ni au ventre, on n'a pas le droit non plus de tordre le cou, ni de casser les doigts (dans la seconde phase de la bagarre), ni d'abîmer les habits car les vêtements et les chaises sont des objets neutres, des spectateurs. En revanche, une bagarre habile, technique, travaillée, construite au fil à plomb, une bagarre *per se*, un passage de gueules noble et digne de respect, c'est la crème des crèmes. Voilà pourquoi j'accepte les bagarres, par respect, pas

trop souvent, sans vouloir qu'elles se banalisent ni qu'elles deviennent communes ; elles doivent rester rares, exceptionnelles, avoir lieu lorsqu'on ne peut pas les éviter et pas pour des bêtises, pas n'importe comment ni pour n'importe quoi.

C'est la raison pour laquelle j'ai inventé cinq méthodes et la détermination, le frein. Oui, la volonté, la griffe du lion, la plume de l'aigle, l'aile du faucon. Pas de poing, mais la volonté.

Attention ! Je ne suis pas un partisan des bagarres, mais en tant qu'éducateur, je dois les connaître. Je les connais. Je ne les réprovoque pas. Je les accepte. J'aimerais pouvoir parler de ce sujet durant toute une heure ou deux. C'est un problème d'actualité. Croyez-vous vraiment qu'il suffirait de les interdire, un point c'est tout ?